

Phu-truong bang chủ' Pháp. — Supplément en français

Le voyage de S. M. Bao-Dai au Tonkin.

La visite que fait en ce moment Sa Majesté Bao-Dai à Ses sujets tonkinois marquera une date dans l'histoire de ce pays.

Venant après la promulgation de l'Ordonnance du 24 octobre par laquelle l'Empereur confirme et affirme son autorité souveraine sur le Bac-Ky, ce voyage a une portée et une signification qui n'échappent pas aux esprits avertis.

Il est d'ailleurs conforme à une tradition qui fut toujours suivie par tous les Empereurs de la Dynastie actuelle. Gia-Long, Minh-Mênh, Thiêu-Tri, Tu-Duc avaient tous fait un voyage au Tonkin, et les annales conservent le souvenir de la magnificence et du faste des réceptions qui furent organisées en leur honneur. Plus près de nous, le voyage de Sa Majesté Khai-Dinh en 1918 est encore présent à toutes les mémoires.

L'Ordonnance du 16 novembre annonçant le voyage de Sa Majesté Bao-Dai dit :

« Nous allons rendre visite à Nos sujets tonkinois qui n'ont cessé de Nous témoigner leur attachement et leur loyalisme.

« Nous laissons à M. le Résident Supérieur au Tonkin le soin d'élaborer le programme de notre visite de manière à Nous permettre de Nous rendre compte de l'activité et du labeur des populations tonkinoises; en même temps que de l'œuvre accomplie par le Protectorat dans cette partie de l'Empire ».

La tournée impériale a donc un double but : un but moral de prestige, si nous pouvons ainsi dire, pour bien marquer la dépendance du Bac-Ky vis-à-vis de l'autorité impériale, de ce Bac-Ky qui, bien que soumis à un régime administratif un peu différent de celui du Trung-Ky, n'en fait pas moins partie intégrante de l'Empire, ce que d'aucuns ont peut-être tendance à oublier sciemment ou inconsciemment ; un but pratique d'étude, pour permettre à Sa Majesté de se rendre compte par Elle-même du degré d'évolution des populations tonkinoises sous le protectorat français.

Nul doute que ces deux buts ne seront largement atteints.

Nos compatriotes du Tonkin « qui n'ont cessé de témoigner à leur Souverain leur attachement et leur loyalisme » auront à cœur de le recevoir dignement, noblement, avec ferveur, avec enthousiasme. Le Roi est le symbole de la Nation ; il est l'image vivante de la Patrie. Cette image jusqu'ici un peu lointaine, nous pourrions la contempler aujourd'hui à loisir et nous la trouverons certainement digne de la haute idée que nous nous en faisons. Nous serons infailliblement conquis par le charme prenant qui se dégage de la personne royale toute de simplicité et de dignité à la fois, de souveraine aisance et de souriante noblesse. Le symbole est vraiment à la hauteur de l'idée, et l'idée ainsi concrétisée exercera son action profonde sur les masses.

D'autre part, Sa Majesté qui connaît déjà l'esprit laborieux et industriel de nos populations du Tonkin, sera émerveillée de constater les progrès accomplis dans toutes les branches de l'activité industrielle et économique. Elle admirera les résultats de la collaboration franco-annamite dans tous les domaines. Quand Elle aura parcouru le Tonkin de la mer à la montagne, en traversant des rizières fécondées par le labeur de ces admirables paysans de chez nous qui, partis du Delta du Fleuve Rouge, avaient à travers les siècles colonisé toute l'Indochine ; quand Elle aura vu les non moins admirables artisans de ce pays travailler dans leurs ateliers et dans leurs échoppes à produire cette infinie variété de petits objets si jolis, si fins, qui sont des chefs-d'œuvre faisant l'émerveillement de tous les connaisseurs ; quand Elle aura vu défiler devant Elle les représentants de tous les métiers et catégories sociales réunis sur le terrain de la foire en un vaste diorama vivant dû à l'initiative d'un homme qui, indépendamment de ses hautes fonctions administratives, réalise justement le plus parfaitement le type tonkinois sérieux, pondéré, ingénieux et tenace ; quand Sa Majesté aura vu tout cela et la foule grouillante qui se prospère devant son passage, Elle aura une idée de ce qu'est l'acti-

vité tonkinoise, un des éléments les plus sûrs et les plus puissants de la régénération annamite. Elle aura acquis la conviction réconfortante qu'un peuple doué de cette force et de cette vitalité ne pourra pas déchoir et qu'il est appelé, guidé par un prince éclairé aux plus belles et plus brillantes destinées.

Et cette vision rapide mais « substantielle » constituera pour Elle la plus exaltante des leçons de choses.

Ainsi donc, tournée *impériale* et voyage d'étude, auquel s'ajoute une rapide excursion dans la féérique Baie d'Along, cette visite de Sa Majesté Bao-Dai au Tonkin ne manquera pas d'avoir les plus heureuses conséquences pour le pays tout entier et pour le Tonkin en particulier.

D'ores et déjà nous pouvons en augurer les plus féconds résultats.

(Du Journal *La Patrie Annamite*).

Le Premier Souverain moderne de l'Annam La journée de l'Empereur

M. le Gouverneur général Pasquier, dans son mémorable discours au Conseil de Gouvernement de 1930, discours qui contient des déclarations si solennelles sur la ferme intention du Gouvernement français de pratiquer, au retour dans ses Etats de Sa Majesté Bao-Dai, une politique loyale de protectorat conforme au traité de 1884, a dit à propos de notre jeune Empereur.

« Le jeune souverain qui poursuit en France de brillantes études sera le premier monarque moderne de l'Annam. Il reviendra avec une suffisante maturité d'esprit pour comprendre la noblesse et les périls de sa tâche. Il trouvera son conseiller dans le représentant de la France. Choisisant lui-même ses ministres, organisant une administration rénovée, il nous aidera à appliquer intégralement le régime du Protectorat.

« Un nouvel Annam s'esquissera dont le visage brillera au milieu du groupe indochinois dont la constitution finale sera celle d'une association d'Etat sous la suzeraineté française... »

Ces paroles du haut représentant de la France en Indochine sont déjà en partie réalisées.

Mais nous n'en voulons retenir pour le moment que ce qui concerne la personnalité de Sa Majesté Bao-Dai que M. Pasquier qualifiait, un peu par anticipation, de premier monarque moderne de l'Annam.

Eh bien, cette « anticipation » se trouve être elle-même l'expression de l'exacte vérité.

Sa Majesté Bao-Dai est bien le premier souverain moderne de l'Annam. Elle est décidée à rompre avec tout ce qui est suranné et anachronique dans les vieux usages et les vieilles habitudes de la Cour et du Palais. Et Elle est non moins décidée à introduire un esprit nouveau dans les vieux rouages de l'administration et du Gouvernement Annamite. Elle a même eu le courage de s'attaquer à quelques vieilles idoles qui représentent ce que l'esprit mandarin a de plus réactionnaire, et de plus rétrograde, colosses, aux pieds d'argile qu'on n'avait ménagés et maintenus jusque-là que par pusillanimité et par routine et qui furent la cause principale de la stagnation de ce pauvre pays d'Annam, si arriéré par rapport aux autres pays de l'Union.

Les récentes et si retentissantes réformes qui ont fait couler tant d'encre mais qui ont fait faire à l'Annam un pas considérable dans la voie du progrès et de la modernisation de ses institutions politiques et administratives, portent avec évidence la marque de ce souverain résolument moderne, qui est bien le premier monarque moderne de l'Annam.

Mais Sa Majesté, formée à l'école occidentale, n'est pas pour cela détachée des traditions de son pays et de sa race. Et c'est cela qui fait l'originalité de cette attachante personnalité royale, heureux et harmonieux mélange de ce qu'il y a de meilleur dans les deux civilisations occidentale et orientale.

Sa Majesté joue au golf et au tennis. Elle monte à cheval, Elle conduit l'auto, Elle

pratique tous les sports. Elle va à la chasse, non pas la petite chasse aux bécassines, mais la chasse aux gours dans les forêts de Quang-tri et la brousse du Sud-Annam. Et Elle s'habille à l'européenne avec un chic tout parisien. Elle reçoit en parfait gentleman dans les somptueux salons du Palais Kièn-Trung et du Palais An-Dinh, l'élite de la société française de Hué.

Mais ce souverain moderne qui connaît et pratique tous les usages de l'Occident. ce souverain gentleman et sportif, est aussi très versé dans les us et coutumes de son pays. Il connaît le rituel annamite, — et Dieu sait s'il est compliqué — sur le bout des doigts, et pourrait en remonter au lettré le plus à cheval sur les vieux rites, au Ministre des cérémonies le plus intransigeant et le plus méticuleux.

Ce souverain moderne qui joue au golf et chasse aux gours ne manque pas une seule cérémonie au temple de Phung-Tiên et aux autres temples dynastiques — et on peut dire qu'il y en a une presque toutes les semaines. Il accomplit chaque fois avec conscience tous les rites prescrits par le cérémonial. Il se prosterne devant l'autel de ses ancêtres et les Dieux protecteurs de la Dynastie et de l'Empire, comme l'ont fait tous ses prédécesseurs, avec la même ferveur, la même conviction. Il remplit à la perfection son rôle de chef religieux, de Pontife de la Religion et du Culte national.

Des esprits narquois avaient voulu l'attendre à l'épreuve du Nam-Giao; pensant bien qu'il serait incapable d'accomplir correctement cette cérémonie si longue et si compliquée que nombre de ses prédécesseurs ne purent la célébrer en entier. Songez que la cérémonie dure une heure et demie et fait l'objet d'un rituel d'une trentaine de pages. Elle comporte plusieurs phases, avec des gestes appropriés, des genuflexions, des prosternations devant de multiples autels, aux commandements d'une demi-douzaine de héros.

Eh bien, Sa Majesté Bao-Dai célébra le dernier Nam-Giao, du commencement jusqu'à la fin, dans tous les détails, avec une perfection qui étonna tous les vieux gardiens des Rites. Le Ministre des rites qui devait l'assister n'eut pas une minute à intervenir. S. E. Vo-Liêm, qui remplissait à l'époque ces fonctions — on sait qu'il est le rite même personnifié, — ne pouvait en

croire ses yeux. M. Pasquier qui avait assisté à bien des Nam-Giao convint lui-même que le dernier fut célébré par Sa Majesté avec une maîtrise incomparable.

La nouvelle qui se répandait dans le clan des conservateurs y produisit la meilleure impression, la plus agréable surprise. Ceux-ci furent obligés de reconnaître que leur Souverain n'était pas si « européanisé » qu'il le croyaient et le craignaient, qu'il reste toujours annamite, profondément annamite, respectueux des plus belles traditions de sa race.

Non seulement Sa Majesté observe strictement les rites à toutes les grandes et petites cérémonies ayant un caractère culturel et religieux, — et la liste en est longue, — mais encore Elle les observe avec non moins de ponctualité dans ses rapports avec Sa Mère et ses Grand-mères, personnes âgées, infiniment respectables, qui attachent naturellement beaucoup d'importance aux usages établis et aux traditions consacrées. Aux jours fastes de l'année, comme à leurs fêtes anniversaires, Elle se rend dans leur palais en grande pompe, portant la robe jaune aux larges manches, suivie de toute Sa cour, avec tout le cérémonial d'usage.

Sa Majesté Bao-Dai pratique la « piété » — cette grande vertu confucéenne, — aussi bien envers Ses ancêtres vivants qu'envers les ancêtres morts dont les mânes tout puissants protègent la dynastie et l'empire.

Aussi pouvons-nous dire sans exagération que, par un chef d'œuvre d'éducation qui est tout à l'honneur de la France et en particulier de ses anciens précepteurs français et annamites, M. le Gouverneur général honoraire et Madame Charles et S. E. Lê-nhu-Lâm, actuellement Directeur des annales, S. M. Bao-Dai réalise en sa personne l'union parfaite de l'Annam d'autrefois et de l'Annam de demain.

Traditionaliste sans exagération, moderne sans excès, Elle est bien le Souverain sage et progressiste qu'il faut à l'Annam d'aujourd'hui.

Quel est l'emploi du temps de ce souverain moderne qui sait si bien concilier les exigences de la vie actuelle avec les usages d'une cour traditionaliste ?

C'est ce qu'il serait intéressant de connaître, ne serait-ce que pour illustrer ce que nous venons d'écrire.

D'après les renseignements qui nous sont donnés, voici à peu près le sommaire d'une journée impériale, journée bien remplie dont l'activité ordonnée et méthodique doit contraster étrangement avec la vie renfermée et monotone des anciens souverains dans les profondeurs de leurs grands palais tristes.

Le matin, de 8 à 10 heures, Sa Majesté dépouille son courrier personnel. Elle parcourt les nombreux journaux, revues, magazines littéraires et sportifs qu'Elle reçoit de France et se tient ainsi au courant des grands événements mondiaux. Le Service de Presse du Cabinet impérial lui présente d'autre part la Presse d'Indochine, tant française qu'annamite. Enfin Elle prend connaissance des derniers livres parus, retenant pour les lire le soir ceux qui lui paraissent les plus intéressants.

De 10 à 11, ce sont les audiences. Sa Majesté reçoit les Ministres régulièrement deux fois par semaine, mais exceptionnellement ils peuvent venir La voir pour des affaires urgentes à n'importe quel jour. Les autres jours, ce sont les audiences accordées aux mandarins et aux résidents de province, aux chefs de service, aux personnalités européennes ou indigènes de passage à Hué qui en font la demande.

De 11 à midi, Sa Majesté travaille avec Son Directeur du Cabinet qui Lui rend compte des affaires en instance, soumet les dossiers à Son examen, présente à Son approbation et à Sa signature les rapports et textes préparés par les différents Ministères, porte à Sa connaissance les correspondances échangées avec la Résidence supérieure, etc.

Dans l'après-midi, il y a souvent des audiences d'un caractère plus privé accordées, par exemple, aux membres de la Famille royale, aux visiteurs non officiels. Les jours où Sa Majesté ne donne pas d'audience, Elle va rendre visite à la Reine-Mère, aux deux Grand-Reines-Mères qui habitent dans des Palais à côté.

À 5 heures, Elle fait une partie de tennis ou une partie de golf avec son cousin le Prince Vinh-Cân, ou sort en promenade dans les environs de la Capitale avec l'officier d'ordonnance.

Parfois le résident supérieur vient rendre visite à Sa Majesté et fait une partie de bridge avec Elle, car Elle aime beaucoup le bridge et Elle le joue savamment.

Vers 7 heures, le Directeur du Cabinet vient rendre compte des dernières nouvelles

et affaires de la journée, présente les derniers rapports et dernières pièces à signer.

Le soir il y a souvent dîner et réception au Palais. Car Sa Majesté reçoit beaucoup. Elle aime à recevoir et Elle reçoit... royalement.

C'est là l'emploi du temps d'une journée ordinaire. Mais il y a des journées beaucoup plus chargées, celles par exemple où il y a un conseil du Co-mât qui se réunit régulièrement vers la fin de chaque mois; présidé par Sa Majesté Elle-même et dont les séances durent parfois plusieurs heures, ou celles marquées par un anniversaire ou une cérémonie rituelle aux différents temples dynastiques. Nous avons dit que ces cérémonies étaient fort nombreuses: grande ou petite, il y en a en moyenne une chaque semaine. Elles ont lieu généralement le matin à 5 heures et demie ou 6 heures, au lever du soleil, ou l'après-midi à 5 heures. Prévenue par le Ministère des Rites, Sa Majesté doit se préparer au moins une heure à l'avance. Vêtue des costumes rituels, Elle se rend processionnellement au temple, drapeaux et musique en tête. Là Elle officie souvent un cérémonial compliqué et séculaire. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, Elle ne saurait manquer à aucun de ces rites.

Les dimanches et jours fériés, Sa Majesté va à la chasse. Elle a fait la grande chasse aux gours lors de sa dernière villégiature à Dalat. D'ordinaire Elle ne va pas plus loin que le Quang-tri ou le Col des Nuages, régions particulièrement giboyeuses.

Sa Majesté aime également la pêche, et Elle va souvent pêcher à Lang-cô. Là se trouve une villa rustique construite par feu Sa Majesté Khai-Dinh au bord la mer. Sa Majesté y vient le dimanche passer l'après-midi en pique-nique.

On voit par cet emploi du temps d'une journée impériale que notre jeune, moderne et sportif Empereur mène une vie saine passée le plus souvent possible en plein air, qui nous change complètement de l'idée que nous nous faisons de la vie recluse, et... efféminée des anciens souverains dans les vieux palais à Hué.

Ceux-ci étaient entourés d'un harem de plusieurs centaines de femmes. Notre jeune et moderne Empereur ne veut pas encore se marier et il est décidé, paraît-il, à n'avoir qu'une seule femme. N'est-ce pas un signe des temps? .

Huê, centre de la politique franco-annamite. La nouvelle Cour

La Patrie Annamite a publié dans son numéro du 30 Septembre dernier des extraits d'une lettre émanant d'une éminente personnalité annamite qui a bien voulu donner à notre journal son opinion sur la politique de Huê. Nous y lisons ce passage suggestif :

« Un vrai nationalisme annamite, s'il peut emprunter à l'Occident sa forme et ses méthodes, doit puiser son fonds dans les traditions les plus profondes de la race. Il ne saurait se développer entièrement en Cochinchine où le sens de ces traditions s'est peu à peu perdu sous un régime à demi séculaire d'administration directe de la France ; il ne saurait davantage se réaliser tout-à-fait au Tonkin où un protectorat nominal s'est depuis longtemps transformé en un régime de quasi-administration directe. Seul l'Annam, et sa capitale Huê, peut devenir le centre de ce que nous pouvons appeler l'*annamiticisme*, et ce, aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue culturel (ces deux points de vue inséparables l'un de l'autre quand il s'agit d'élaborer une véritable doctrine nationale).

« Nos efforts doivent donc converger vers Huê et vers son Souverain qui est le symbole vivant de la Nation et doit être le drapeau de l'*annamiticisme*.

« Ce qui se passe à Huê présente donc pour nous une grande importance. On y tente en ce moment une expérience dont peut dépendre l'avenir même du pays d'Annam tout entier. Mais la politique de Huê, il faut savoir l'envisager et pouvoir la juger au point de vue national et patriotique et non en fonction de personnalités éphémères...

« Huê, beaucoup plus que Hanoi et Saïgon, peut et doit devenir le pôle de la politique franco-annamite

« C'est ma conviction. Ce doit être également la vôtre... »

Certes, cette conviction est la nôtre, et notre honorable correspondant l'a exposée en des termes tels qu'il nous est impossible de dire mieux nous-mêmes. C'est cette conviction qui fait que nous attachons une si grande importance à tout ce qui se passe à

Huê, non pas tant en fonction des questions de personnalités qui ne nous intéressent pas outre mesure qu'en fonction de principes qui se posent et dont l'expérience qui se poursuit là-bas doit démontrer s'ils sont vrais ou faux, s'ils sont susceptibles de s'imposer à tous les esprits sincères comme un idéal patriotique ou s'ils ne sont que l'expression théorique d'aspirations vagues et irréalisables.

Ces principes, les voici :

— L'Annam est une nation. Historiquement, ethniquement, moralement, il réunit toutes les conditions pour devenir une patrie digne d'être aimée par tous les Annamites.

— La nation annamite aspire de toutes ses forces conscientes et inconscientes à vivre une vie nationale digne de son histoire et de la place qu'elle occupe parmi les peuples de l'Asie.

— Pour l'aider à parvenir à cette vie pleine et entière, il lui faut un gouvernement national pour diriger, canaliser ces forces en vue de la réalisation du but poursuivi. Ce gouvernement peut être conseillé, guidé par une puissance protectrice (en l'espèce la France) qui lui garantit la paix à l'intérieur et la sécurité à l'extérieur ; mais il faut qu'il dispose de pouvoirs suffisants pour veiller efficacement aux grands intérêts nationaux sans être continuellement comprimé par une tutelle tâtilonne et étroite.

— Ce gouvernement national ne peut exister qu'autour d'un Roi qui n'est pas seulement l'héritier d'une dynastie, mais le représentant d'une race, le symbole vivant de l'idée nationale et de l'idéal patriotique, vers lequel doivent converger en un puissant synchronisme toutes les activités nationales.

Voilà les principes qui résument pour nous la doctrine nationale annamite, ou pour reprendre l'expression de notre correspondant, l'*annamiticisme*.

Dans les conditions politiques actuelles, et pour les raisons exposées par notre honorable compatriote, cette doctrine n'a de chance de pouvoir se réaliser qu'à Huê où, malgré tout, il existe encore les cadres d'un

gouvernement national, bien faible, bien inconsistant jusqu'ici, mais qui est capable, s'il était mieux dirigé, de devenir une force qui comptera dans la balance politique indochinoise.

Jusqu'à ces derniers temps, ce gouvernement de Hué avait à sa tête des hommes d'un autre âge, qui avaient eu peut-être des mérites en d'autres temps, mais qui s'avéraient incapables de concevoir une politique nationale et encore moins de la réaliser. Leur carence n'a pas peu contribué à jeter un discrédit justifié sur la Cour de Hué. Celle-ci était synonyme de stagnation, de régression, de corruption, d'incapacité.

Par des réformes récentes, Sa Majesté Bao-Dai a essayé de mettre fin à cet état de choses. Elle y a réussi dans une large mesure, car Elle a changé complètement le haut personnel du Gouvernement, remplaçant les vieux dignitaires qui représentent le passé par des hommes jeunes, résolument progressistes qui apportent dans le gouvernement et l'administration des méthodes nouvelles, un esprit nouveau. Ces hommes nouveaux, il faut les attendre à l'œuvre pour les juger équitablement. Mais quels que soient leur valeur et leurs mérites personnels, ils semblent avoir fait preuve d'un sens national qui permet de bien augurer de l'avenir. Ce sont des hommes cultivés, instruits, aimant sincèrement leur pays, désireux de bien faire, capables de concevoir une politique nationale et, si on les aide à remonter le courant, de la réaliser peut-être un jour. Ils méritent qu'on leur fasse confiance et crédit, comme le fait Sa Majesté Elle-même.

En tout cas, comme le dit notre correspondant, on tente en ce moment à Hué une

expérience dont peut dépendre l'avenir du pays d'Annam tout entier.

Si cette expérience réussissait dans le sens que nous préconisons, ce serait le triomphe de la doctrine nationale annamite telle que nous la concevons, et ce serait tout à l'honneur des hommes qui l'auront tentée.

Si l'expérience ne réussissait pas, alors de deux choses l'une : ou les hommes seraient incapables, ou la doctrine serait mauvaise.

Il faudrait reviser l'une ou changer les autres.

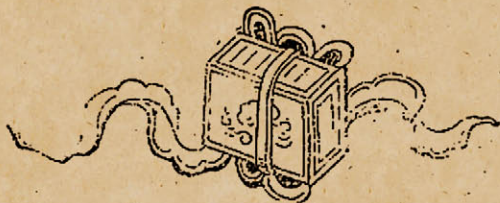
Mais nous avons la conviction que la doctrine est bonne, puisqu'elle a fait ses preuves dans d'autres pays du monde. Petits et grands, tous les peuples de la terre manifestent une « volonté de nation » qui semble bien irrésistible. Si chez les grands, cette volonté se transforme facilement en volonté de puissance et appétit de conquête et devient ainsi un danger pour les autres, chez les petits peuples comme nous, cette volonté est légitime, puisqu'elle n'est qu'une forme de la volonté de vivre. Ce qui est vrai et efficace ailleurs ne peut donc pas ne pas l'être chez nous.

Alors si l'expérience ne réussissait pas, ce ne pourrait être que la faute des hommes. Mais les hommes ne sont pas éternels ; on les changera, puisqu'on a pu les changer.

De toutes façons, c'est à Hué que se décidera le sort du pays d'Annam en tant que nation.

Nous croyons avoir raison de dire que Hué est le pôle de la politique nationale, le centre de l'*annamitisme*.

P. A.



M. Albert Sarraut et S. M. Bao-Dai

Nous avons pu trouver dans un numéro du Midi Colonial publié à Marseille le texte du discours improvisé, prononcé par M. Sarraut, ministre des Colonies, au moment de l'embarquement de Sa Majesté Bao-Dai pour l'Indochine (Août 1932). C'est un document important par les déclarations qu'il contient, et que nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire ici.

N. D. L. R.

MAJESTÉ

C'est à vous seule qu'en ce moment ma parole va s'adresser.

Je m'excuse auprès de M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, de M. le Président de la Chambre de Commerce de Marseille, de M. le Président de la Presse Coloniale et de M. le Maire de Marseille, si je ne réponds, comme je le devais, au bon accueil — où se retrouve la générosité phocéenne — qui m'est fait, mais je sais que je les retrouverai. Ils restent à mes côtés ; ils ne quittent pas la terre ; nous aurons à nous revoir tandis que vous, Sire, vous allez partir.

Vous allez partir... — c'est une parole que je ne prononce pas sans une profonde émotion — sur la mer immobile, toute éblouie de lumière, qui semble présager la belle traversée. L'étrave de votre bateau est tournée vers la ligne de départ ; dans quelques heures, vous aurez perdu de vue les confins de France et voici que, sur les voiles de votre navire, ma pensée suspend comme une grappe éclatante et sombre la guirlande des mélancolies, des nostalgies et des beaux espoirs.

Les nostalgies...

Que ne puis-je partir avec vous...

Pourquoi cet aveu ne m'échapperait-il pas ici ?

Vers Hué la Mystérieuse, vers la grande capitale que vous allez anoblir de votre règne, ma pensée, malgré moi, s'en va. Elle va vers ces heures que j'y ai vécues et il me semble quelquefois retrouver sur mon visage, dans ma bouche et mes narines, ces effluves qui montent de la rizière près de laquelle se trouve votre palais, cette Indochine, cet Annam auxquels je crois avoir donné le meilleur de moi-même, ce pays si beau, si grand, si illustre et si prenant qu'à près treize ans écoulés, je ne peux arracher de mes épaules la tunique de Nessus magnifique et douloureuse qu'il y a posée.

Vous allez vers lui, Sire, pour travailler à son bonheur, à sa prospérité en plein accord avec notre protectorat.

Mélancolie..., fleur de la nostalgie.

Elle aussi habite mon cœur précisément parce que vous vous en allez et je ne sais, à certains moments, si je dois bénir la cause de la joie et de la douleur qu'elle juxtapose dans ma pensée, ou ce concours de circonstances qui a fait qu'il y a dix ans je vous recevais ici jeune enfant et que, dix ans après, je vais vous reconduire sur le môle du départ.

Il y a dix ans, vous veniez avec votre père et j'étais là. Je le retrouvais après quelques années de séparation et il y avait entre nous deux cette effusion qui marquait combien était fidèle le souvenir de la collaboration qui avait fait de nous deux, non pas le Gouverneur général et la Majesté, mais deux amis loyaux dont les mains étaient restées unies (Vifs applaudissements).

Je mène une vie et je nourris des sentiments dans lesquels le cœur doit pouvoir trouver la force de résister à toutes les épreuves. Cependant, le jour où j'ai reçu la dépêche qui m'annonçait sa mort, j'ai senti de lourdes larmes rouler sous mes paupières.

qui n'étaient pas accoutumées. C'est que je me souvenais de la bonne besogne que nous avions faite ensemble et des heures inoubliables que nous avions vécues. Il y a ici un témoin de notre collaboration. S. E. Thai Van-Toan, votre ministre des Finances, qui a eu l'occasion d'assister souvent à nos conversations à Hué. Votre père ne parlait pas le français, mais il commençait à le comprendre, et lorsque nous avions à nous entretenir de problèmes importants, nous nous asseyions l'un à côté de l'autre; il prenait ma main dans la sienne et la conservait durant toute notre conversation; il semblait qu'ainsi par l'échange de nos effluves magnétiques il arrivait à mieux comprendre ma pensée comme davantage je comprends la sienne.

Je me souviens des paroles qu'il m'a dites à ce moment-là en ce qui vous concerne, Majesté: «Je vous confie mon fils, je le confie aux soins du gouvernement de la République; je veux qu'il soit un souverain moderne; je ne veux qu'il reste immobilisé dans le vieux passé de l'Annam; il doit se prêter davantage aux progrès modernes». Votre père avait ceci d'admirable qu'il comprenait parfaitement les évolutions de la pensée humaine.

On vous avait confié à nous.

«Je vous le confie physiquement, je vous le confie moralement, intellectuellement». Sire, il n'est que de vous regarder, que de vous connaître, pour dire que nous n'avons pas été infidèles au vœu respectable de votre père vénéré.

Vous avez connu toute la douceur et toutes les forces toniques du climat de France. Vous n'êtes plus cette sorte de fleur étiolée, qui, enfermée dans la cage dorée du palais de Hué, dans une atmosphère raréfiée, menait une existence un peu débile comme celle de votre vénéré père.

Vous vous êtes développé à l'air libre, vous êtes devenu l'homme robuste, vigou-

reux, développé par la pratique de tous les sports et lorsque vous reviendrez dans votre Annam, pays enchanteur, auquel je ne puis songer un instant sans émotion, vous serez un sujet d'émerveillement pour vos sujets, intellectuellement, moralement.

All! voilà, Majesté, l'œuvre dont nous devons être le plus fiers, car l'on ne dira jamais à quel point la mentalité annamite est ouverte aux conquêtes de la science, à quel point est placée l'instruction, le culte de la science, au point que l'on enseigne aux enfants, avant l'amour des parents, l'amour des instituteurs.

C'est donc sur une terre merveilleusement préparée que la France a jeté sa graine aujourd'hui, après la période d'études dirigée par le gouverneur Charles auquel la France entière doit un véritable tribut de reconnaissance (Applaudissements).

Partez pour vos Etats, armé pour la tâche que vous devez accomplir dans les moments difficiles où nous sommes.

Sans aucune solennité, nous pouvons dire des paroles véridiques et ne pas dissimuler la réalité de la tâche vers laquelle vous allez. Vous ne vous en dissimulez pas le poids, les responsabilités, j'allais même dire — c'est un mot qui ne vous fait pas peur — les risques.

Vous allez vers un pays qui, longtemps immobilisé dans la tradition la plus respectable, s'est ouvert peu à peu au souffle du progrès; ce n'est pas en vain que nous avons apporté chez lui cette technique puissante; peu à peu, dans les campagnes, des pensées nouvelles se sont fait jour, des inspirations nouvelles ont jailli, desquelles, Majesté, vous aurez à tenir compte.

Le progrès a ses graves rançons, il a ses lois énergiques auxquelles personne ne peut échapper pas plus vous que nous-mêmes.

mes dans les époques que nous traversons et où, suivant la tragique expression de Ferreró, le monde est plein d'insomnie « La tâche de gouverner n'est légère et agréable pour personne, pas plus pour les rois que pour les autres; le métier de souverain est un dur métier, surtout quand on est dans votre situation, Sire, vous avez la tâche délicate entre toute d'être un roi moderne mais respectueux des rites anciens et à qui incombe le devoir de faire les transitions nécessaires entre l'Etat d'hier et celui de demain. Il vous faudra, pour arriver à ce résultat, vous entourer de conseillers et de techniciens tels qu'ils puissent faire, peu à peu, accepter par vos sujets un certain nombre de réformes, un certain nombre de décisions qui pourront, au début, aller à l'encontre des conceptions de la vie annamite.

Il suffit d'énoncer cette proposition pour savoir à quel point votre tâche sera délicate, difficile et grave dans ses conséquences et ce qui fait que l'angoisse que nous en pouvons ressentir — angoisse tout à fait naturelle puisque nous vous aimons et que vous avez pris vis-à-vis de nous une place dans notre vie — est en partie atténuée, c'est que nous savons que tout ce que nous avons mis à votre disposition de science, d'intelligence, vous permettra de vous conduire à travers les difficultés qui pourront surgir, ensuite parce que vous aurez toujours à côté de vous, je vous en donne l'assurance solennelle, l'appui constant des organes du protectorat.

Sire, il y a quelques jours, j'engageais ma parole devant vous. Je le répète aujourd'hui. Je dis cela devant le président de la Chambre des députés, homme universellement respecté dans le Parlement français.

(Très bien. Très bien. Applaudissements).

... Je dis cela devant des anciens ministres des colonies comme... Paul Reynaud qui est allé là-bas en Indochine et qui a vu l'œuvre réalisée; devant M. Varenne pénétré des mêmes sentiments que moi lorsqu'il s'agit d'accomplir le progrès; enfin, devant les membres du Parlement, comme MM. Outrey, Tasso, Joseph Vidal, Eugène Pierre, Marius Boyer, qui sont là pour contrôler la gestion du ministre des Colonies.

Je dis devant eux que le protectorat ne sera pas un mensonge, une fiction; il ne sera pas une hypocrisie; il sera une réalité. Nous avons des traités qui sont établis; nous les respecterons dans la lettre et dans l'esprit; nous ne voulons pas, Majesté, que vous soyez une sorte de prisonnier magnifique dans une cage dorée que l'on entoure du faste et de la magnificence asiatique pour obtenir de sa complaisance et de sa défaillance je ne sais quel décret qui trait à l'encontre du pays et du peuple (Applaudissements).

Nous voulons que vous soyez notre collaborateur, notre auxiliaire direct; que vous partagiez avec nous les responsabilités; nous voulons qu'avec nous vous preniez en main la gestion de cet admirable pays et que, dans tous les actes quotidiens que vous accomplirez s'appliquent comme le sceau royal sur les actes que vous signez les traces mêmes de la générosité et de l'humanité que vous avez acquises à l'éducation du pays français. (Applaudissements).

Nous veillerons ainsi sur vous. Ce n'est point que je redoute pour vous des risques.

Vos sujets viendront vers vous avec effusion lorsqu'ils sauront que vous apportez

dans vos mains généreuses des richesses inouïes de qualités intellectuelles et morales.

Mais enfin, avec l'heure des lourdes responsabilités peut sonner également l'heure des angoisses où l'on cherche le chemin dans lequel il faut s'engager. Eh bien, nous vous disons ceci : lorsque votre conscience connaîtra ces heures d'angoisse, retournez-vous vers la France, vers son génie, vers ses représentants ; songez à tout ce que vous avez appris auprès d'elle ; songez à ce souffle d'idéalisme qui circule à travers tous ses actes de la vie quotidienne dans un sentiment chevaleresque de bonté et de générosité. Rappelez-vous que la raison pour laquelle elle est allée la première fois en Indochine, c'est pour reconstituer au profit d'un de vos aïeux, l'Empereur Gia-long, une situation compromise. C'est un acte de justice et d'équité qui l'a conduite pour la première fois en Indochine.

Vous trouverez toujours vers elle le réconfort nécessaire. Soyez persuadée, Sire, que la France et son peuple ne vous oublieront pas.

Vous avez su conquérir le cœur français, simplement, par votre bonne grâce, par votre bonté. Je me souviens du jour où M. Reynaud inaugurant l'Exposition coloniale, vous descendiez dans votre robe d'or, les gradins du palais permanent des colonies ; la foule — une foule énorme et sympathique — était à vos côtés, manifestant à votre égard ses vifs sentiments de cordialité res-

pectueuse. Les hommes et les femmes qui étaient là s'écriaient : « Qu'il est gentil ! » Ce mot simple, la gentillesse, c'est une qualité bien française dont vous avez fait une qualité annamite. Vous aviez conquis ces braves gens qui vous témoignaient ainsi leur admiration.

Vous avez vingt ans, Sire. L'homme qui vous parle en a soixante. Il y a une grande différence entre nous ; c'est pourquoi je veux pénétrer les paroles que vous adresse d'un je ne sais quoi qui, étant donné des liens qui existaient jadis entre votre père et moi, peuvent peut-être me permettre, Sire, de vous parler aujourd'hui avec cette sorte de chaleur, d'affection toute paternelle qui anime ce qu'il y a ordinairement de glacé dans les protocoles. (Très bien. Très bien.)

Nous avons confiance en vous. Nous aimons profondément le peuple d'Annam auquel nous avons conscience d'être allés apporter le progrès, la justice, la somme des libertés qu'il peut absorber et devant lesquelles nous avons ouvert les portes d'un avenir rayonnant dont il lui appartient de bâtir les structures ultérieures.

Dans cette tâche, vous pourrez compter sur la grande France, qui sera toujours à vos côtés, qui est un pays idéaliste et puissant ayant la force morale et la force matérielle, ne permettant jamais que sur aucun point du monde on porte atteinte à son drapeau ou aux amis qu'elle protège. Je bois, Sire, à votre règne.